

Nos portraits

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Nos portraits.

I.

Il y a à peine vingt ans, les portraits étaient rares ; par-ici, par-là, une toile représentait la figure d'un oncle, vieux valet de chambre, qui avait réalisé quelques économies à l'étranger, où celle d'une tante, institutrice pendant de longues années dans une famille russe, et qu'un peintre ambulancier avait croquée au bout de son pinceau.

Posséder son portrait à l'huile, quelle insigne distinction ! Ces braves gens étaient revenus glorieusement à la maison avec leur croûte et leurs écus, deux puissants sujets de considération.

Le tableau était dès lors placé au-dessus du bureau, entre l'almanach de Berne et Vevey et une gravure enluminée représentant Geneviève de Brabant ou Bonaparte au bivouac.

On trouve encore chez quelques riches, et dans la pièce la moins en évidence et la moins fréquentée, les portraits du grand-père et de la grand-mère, vêtus d'un costume des plus simples, comme de braves gens qui ont amassé à grand peine, par leur industrie et leurs travaux manuels, une fortune dont ils ont très-peu joui, et qui introduisit ensuite leurs enfants dans une société plus ou moins choisie et ne se mêlant pas au commun des mortels.

Aujourd'hui, ce n'est plus un privilège d'avoir son portrait, ou celui des membres de sa famille. La photographie a fait de merveilleux progrès et produit chaque jour et chaque heure des milliers d'images, jeunes, vieilles, laides, agréables ou antipathiques, vraies ou dissimulées. Il n'est presque pas de cuisinière, d'ouvrier, de campagnard qui ne possède la sienne.

Tous nos jeunes soldats revenant d'un service militaire en rapportent leur photographie pour laquelle ils ont posé en uniforme, le poing sur la hanche, le cigare à la bouche et le bonnet de police incliné coquettement sur l'oreille. Il est, en outre, peu de sociétés de musique, d'étudiants, de gymnastes, qui ne soient groupées devant l'objectif d'un photographe où chacun a mis en faveur son torse, sa moustache effilée, sa belle chaîne de montre et son regard le plus flatteur.

Cela dit, avouons qu'il est bien peu de gens qui se présentent chez le photographe sans être guidés par un grain plus ou moins gros d'amour-propre,

par une certaine admiration de leur personne. Nous irons plus loin : nous dirons même que ce sont souvent ceux que la nature a le plus mal favorisés qui s'admirent le plus, penchant très heureux, du reste, puisqu'il les berce d'une douce et charitable illusion.

M. E. Legouvé, de l'Académie française, parcourant un jour un album rempli de photographies, faisait ces spirituelles réflexions :

« Ces gens-là sont bien plus ressemblants qu'ils ne se l'imaginent, car, sans s'en douter, ils ont travaillé eux-mêmes à leur propre ressemblance ; ils ont été à la fois modèles et peintres. Plus d'un, j'en suis sûr, en s'asseyant sur la chaise photographique, a pris sa pose préférée, sa physionomie de prédilection, celle qui exprime non pas ce qu'il est, mais ce qu'il croit être. En voici un par exemple qui sourit d'un air fin ; évidemment il se trouve très spirituel. Cet autre, avec ses yeux levés au ciel et sa chevelure orageuse, appartient à la classe des poètes inspirés ! Je serais bien surpris si ce personnage qui vous regarde en face avec des yeux profonds, comme s'il voulait vous percer à jour, ne se disait pas tout bas : « Quel coup d'œil d'aigle est le mien ! » Enfin, quant à ce jeune législateur qui porte d'une manière si haute sa septante-cinquième part de souveraineté, il est évident qu'une fois monté à la tribune, il ne doit pas y avoir moyen de l'en faire descendre ; je suis certain que du haut de ses vingt-cinq ans il gourmande les hommes d'Etat, et qu'il inaugure en lieu et place de la race éteinte, j'espère, des petits crevés, la dynastie naissante des petits gonflés. »

Dans un prochain article, nous ferons une courte excursion chez un de nos photographes, où nous trouverons, sans doute, le sujet de nouvelles observations.

L. M.

Les robes de soie et la crise lyonnaise.

Un état de crise pèse depuis quelque temps sur toutes les industries, et l'une des plus frappées est sans contredit celle des soieries de Lyon. Un grand nombre d'ouvriers sont sans travail et des souscriptions publiques s'organisent dans le but de leur venir en aide. On attribue cet état de choses à la situation politique d'abord, puis ensuite aux caprices de la mode. Le goût public s'est détourné des